

Jean Potocki n'est pas gentil

Dominique Triaire

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/edl/463>

DOI : 10.4000/edl.463

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 151-164

ISBN : 978-2-940331-29-1

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Dominique Triaire, « Jean Potocki n'est pas gentil », *Études de lettres* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/463> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.463>

JEAN POTOCKI N'EST PAS GENTIL

Le génie doit-il être vertueux? Posée à propos de Jean Potocki, la question dévoile une personnalité et une œuvre qui conviendraient peu à la morale d'aujourd'hui. Au-delà de la posture ricanante qu'il adopte avec ses proches, Potocki se range parmi les défenseurs du servage. Politiquement, il passe à la Russie, à peine son pays englouti dans le dernier partage; c'est que l'intérêt général cède toujours aux «fortunes particulières». Il se montre un remarquable théoricien de l'expansion colonisatrice de la Russie vers le sud et l'est. Faut-il tout condamner? Bien sûr, Potocki aurait pu faire d'autres choix, mais il était le fils de sa famille et son analyse aiguë de la réalité (celle des années 1789-1815), nourrie par une extraordinaire culture historique, une vaste connaissance des peuples et une observation sans concession, l'inclina au cynisme ou à l'indifférence, heureusement sans nuire à son génie littéraire.

Le génie doit-il être vertueux? Le beau doit-il être bon? Vieille question qui agite notre civilisation depuis Platon jusqu'à nos jours où Louis-Ferdinand Céline est éjecté des célébrations nationales. Dans *Le neveu de Rameau*, Diderot répond à moitié: Racine «ne passait pas pour un trop bon homme», mais il «inspirera l'humanité, la commisération, la tendresse». Autrement dit: en faveur d'une morale honnête, il est loisible au grand homme de tourmenter ses proches. Mais l'œuvre elle-même peut-elle à la fois réunir génie et vice? Dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle, ils sont légion les récits, fictifs ou non, qui bafouent la vertu et où se racontent les viols du brutal Casanova, les incestes répétés de l'inépuisable Rétif et, bien sûr, l'ardent éloge du mal par Sade. Il est vrai que la censure officielle et officieuse a longtemps veillé et que ces trois-là au moins ont bien failli tomber dans l'oubli éternel. La question toutefois demeure et le ban, s'il punit moins le sexe (encore qu'il ne fasse pas bon à un écrivain de se risquer sur les chemins de la

pédophilie), continue de frapper, comme au temps des Lumières, le texte qui malmène les valeurs universellement reçues par notre société.

En ce qui concerne Potocki, la question fut très vite posée. Elle apparaît dès le début de l'ouvrage qui inaugure en quelque sorte la critique contemporaine : les actes du colloque tenu à Varsovie en 1972. A propos de la biographie de Stanislas Félix Potocki¹, Marie-Eveline Żółtowska déclare :

Et quand j'ai lu cela, j'ai été tellement dégoûtée que je ne voulais plus écrire ma thèse².

La discussion n'alla pas au-delà ; attaquer les choix russophiles de Potocki dans la Pologne d'alors pouvait... mener loin.

Le portrait de Potocki, tel qu'il se dessine dans les lettres de son ex-épouse, Constance, n'est pas celui d'un « trop bon homme » ; elle se plaint régulièrement au marquis d'Aragon :

[...] je vous avoue qu'il a un suprême talent pour me chagriner. Je ne puis le voir sans éprouver quelque chose de pénible [...]

[...] et alors il viendra troubler ma tranquillité, car je ne puis croire qu'il devienne jamais raisonnable et il tâchera toujours de me tourmenter [...]

[...] Je vois qu'il a le dessein de me chagriner. Si je réponds poliment, il croira que son ton m'en a imposé ; si je ne réponds pas, il me fera encore quelque tour³.

D'une certaine manière, le comportement de Potocki avec ses proches importe peu : il a pu être déformé par l'épistolière, et se serait-il conduit de la sorte qu'il est bien risqué d'émettre un avis, deux siècles plus tard et avec si peu de témoignages. Le sentiment de Constance s'accorde cependant avec une partie importante de la correspondance de Potocki : non seulement il ne se livre jamais, sauf pour de rares ennuis de santé, mais il oscille entre l'ironie et le désabusement. A Talma, il écrit d'Espagne :

1. J. Potocki, *Œuvres*, III, p. 409-418.

2. *Jean Potocki et le Manuscrit trouvé à Saragosse*, p. 28.

3. F. ROSSET, D. TRIAIRE, *Jean Potocki*, p. 418, 425 et 435.

Pour ce qui est de ce pays ci, le principal spectacle est celui des tauraux : vous jugés bien que les premiers roles y doivent etre difficiles a jouer, et j'ai souvent admiré votre prudence, d'aler plutot a St Germain [l'actuel Odéon], ou vous n'avés pas des rivaux aussi dangereux⁴.

La plaisanterie reste aimable, mais la griffe sort pour le père de son amie, Mme de Staël :

Il m'est tombé sous la main un livre de Necker intitulé cours de morale religieuse [Genève-Paris, 1800, trois vol.] avec des textes de l'écriture a chaque chapitre C'est a dire que ce sont des Sermons, et qui veritablement ont un peu l'air de la derniere homélie de l'archeveque de Grenade dans Gile Blas⁵.

A son frère Séverin, il livre sa morale teintée d'amertume :

Puisqu'enfin c'est un monde, où l'on ne trouve le repos, qu'au milieu de l'activité et où il faut montrer les dents ou tendre les epaules⁶.

Rien pourtant dans tout cela de véritablement condamnable. L'acariâtre Rousseau ou le grinçant Voltaire n'en ont pas fait moins.

Plus difficilement recevable en revanche la défense du servage sous la plume de Potocki. En 1789, il édite son *Voyage en Hollande fait pendant la révolution de 1787* et ajoute trois paragraphes en date de l'édition. Achevant son journal sur la liberté qui « a disparue de dessus la face de la terre »⁷, il rebondit sur la liberté retrouvée des Polonais depuis la Grande Diète et vient immédiatement à la question du servage. S'il souhaite qu'il disparaisse, « il est important que les étrangers sachent, qu'une pareille entreprise a de grandes difficultés » et de reprendre l'argument de Rousseau⁸ d'après lequel « les hommes ne peuvent pas passer tout d'un coup de l'esclavage à la liberté » sauf à les voir plonger dans l'oisiveté. Puis il s'étaye d'un autre emprunt à Rousseau : le paysan polonais doit être forcé au travail sinon il oublie « la disette à venir, comme le caraïbe

4. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 27.

5. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 61.

6. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 220.

7. J. Potocki, *Œuvres*, I, p. 78.

8. J.-J. Rousseau, *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, p. 974.

vend le matin son hamac, & pleure le soir de ne savoir où se coucher». Il imagine alors un seigneur polonais qui proposerait à ses serfs soit une semi-liberté (trois jours de travail pour lui, et trois pour le paysan), soit une liberté entière : « je vous donne [le droit] d'aller où bon vous semble, après avoir vendu votre cabane & vos instruments de labourage. » La position de Potocki ne se rapproche pourtant de celle de Rousseau qu'en apparence : celui-ci prévoit tout un programme de promotion pour les paysans qui va jusqu'à « leur assigner quelques biens-fonds, quelques terres communales comme en Suisse »⁹, ce qui est exactement contraire au discours du seigneur de Potocki qui prend soin de préciser d'entrée : « la terre que vous habitez n'est point à vous ; elle est certainement à moi, car nos loix politiques ont décidé que les nobles seuls en pouvoient posséder. » Le propos a le mérite d'être clair. Hormis donc une improbable industrie qui recruterait de la main-d'œuvre, le paysan n'a le choix qu'entre la glèbe et la famine. Quant à l'exemple du Caraïbe, il ne s'applique pas chez Rousseau au serf, mais à l'homme sauvage¹⁰, c'est-à-dire à un être totalement libre qui n'a jamais connu la contrainte. De surcroît, Rousseau ne compare pas l'homme sauvage en soi au Caraïbe, mais seulement leur même « degré de prévoyance » (ou d'imprévoyance). Or, pour Potocki, le Caraïbe-serf, par son ignorance de l'avenir et sa paresse, est irrémédiablement condamné à la famine, même si lui est reconnue « la propriété de [sa] personne ». En 1789, un esprit aussi aiguisé que celui de Potocki pouvait aisément trouver les moyens idéologiques de refuser le servage ; il s'agit donc là d'une opinion parfaitement assumée.

Ce que confirme son premier article écrit pour un journal – au moins est-ce le premier qu'il signe de ses initiales¹¹. La question de la « liberté des paysans » occupe presque la moitié de l'article¹² ; le ton est beaucoup plus agressif qu'en 1789. Il s'en prend nommément à l'*Encyclopédie* et aux philosophes. Il rappelle d'abord que le servage existe dans tous les pays environnant la Pologne, tout en reconnaissant que sont installés dans ces pays « des tribunaux qui décident entre le serf et le seigneur ». Au lieu

9. *Ibid.*, p. 1027.

10. J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, p. 144.

11. Le *Journal Hebdomadaire de la Diète* fut lancé en 1788 ; Potocki lui donna une dizaine d'articles en 1790 et six en 1792.

12. J. Potocki, *Œuvres*, III, p. 271.

d'applaudir à cette institution qui pourrait améliorer le sort des paysans, et s'employer à la promouvoir en Pologne :

Je réponds que dans la plus part de ces provinces, on s'est aperçut que les plaignants n'avoient pas encore assez de lumières pour savoir se plaindre ; & qu'ils n'étoient mu que par le desir stupide et imprevoyant de ne point travailler dutout.

Et à ce mépris qui était déjà perceptible en 1789, il ajoute un exemple de Chine dans lequel les mandarins, afin de décourager les abus, commencent par donner « cinquante coups de rotin » au plaignant avant de l'écouter. Derniers arguments : la Pologne attire de nombreux paysans allemands ou russes, ce qui prouve selon Potocki qu'ils n'y sont pas si mal reçus, et des seigneurs polonais « dont l'énumération seroit trop longue » (il en nomme cinq dont son cousin, Stanislas Félix Potocki) se montrent « particulièrement occupés du bien être ou de la liberté des paysans ». Potocki a durci sa position : le serf était imprévoyant, il est sot. Il lui refuse la simple justice et ne voit pas que la Pologne, qui est entrée dans un processus de réforme, pourrait précisément se distinguer de ses voisins, voire leur montrer le chemin, en supprimant le servage. Il termine sur un ton sarcastique où transparaît l'irritation : que les écrivains écrivent, les choses finiront bien par changer. Heureux prétexte pour ne rien faire.

Ce n'est pas qu'une posture idéologique : Potocki possédait des « âmes ». En 1795, un oukase de Catherine II signale qu'il est propriétaire de 4296 âmes¹³. Il en compte 5000 en 1807¹⁴ et 2000 « bien netes sans dettes » en 1811 après son divorce¹⁵. Il défend donc le servage et le pratique – comme toute sa classe, pourrait-on ajouter. Mais pour lui précisément, comme pour la Pologne revendiquant sa liberté, d'autres choix étaient possibles. Si l'intérêt économique n'est pas contestable, il repose chez Potocki sur un fort conservatisme, encore que son cynisme sur lequel je reviendrai lui aurait permis de pratiquer le servage par simple souci financier.

« Nous avons encore la correspondance littéraire de la harpe depuis l'an 1774. C'étoit le bon tems comme disent les aristocrates, et comme je dis

13. F. Rosset, D. Triaire, *Jean Potocki*, p. 259.

14. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 192.

15. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 256.

aussi. Au moins je ne puis pas bien m'acoutumer, a celui-ci»¹⁶ avoue Potocki à son frère en 1802. Peut-être crut-il en 1788-1789 à une réforme possible de la Pologne quand il fut élu à la diète, même s'il considérait déjà que l'impôt «patriotique» ne pouvait résulter de l'autorité législative, mais d'un «don» bienveillant des citoyens – interdisant par avance toute vraie réforme en lui retirant l'indispensable moyen de l'argent public (ce qui était une cause majeure de la situation désastreuse du pays). Dès mars 1790, il livre une violente charge contre la Révolution française¹⁷. En 1792, il renvoie dos à dos aristocrates et démocrates dans la parade *Cassandra démocrate*, et quand il passe au service de la Russie, il fréquente assidument les émigrés: Joseph de Maistre ou Antoine de La Maisonfort. On devine que ce n'est pas pour ses idées réformatrices que le ministre Budberg, non sans l'accord d'Alexandre I^{er}, lui confie la direction du *Journal du Nord* où dès le *Prospectus* de lancement, il accuse l'empire napoléonien:

Nous voulons developper ce systeme subversif, qui semble d'abord ne tendre qu'a metre des hommes nouveaux à la place de quelques princes légitimes. Mais qui menace rellement le salut de tous les Empires, et de la société humaine. Car la douceur qui caracterise le régime Européen, se fonde sur ce que l'autorité, n'y est jamais disputée. Si l'autorité etoit incertaine et vague, Il faudroit bien qu'elle eut recours aux jugemens militaires, aux déportations, et autres moyens tyranniques¹⁸.

Et s'il fallait souligner le lien entre servage et conservatisme, dans le même *Prospectus*, il dénonce les «Negres, afranchis, par la trop fameuse convention nationale». Il ne déviera pas de cette ligne, honorant le régime en place à Saint-Petersbourg et attaquant l'usurpation dans le même temps.

Beaucoup plus connu que la position de Potocki sur le servage, son reniement de la Pologne, à peine le dernier partage achevé. Même s'il le rencontre à Paris, Potocki n'est pas Mirabeau: il reste étranger à la ferveur patriotique et connaît mal la Pologne. Son conservatisme le rend méfiant à l'égard de toute réforme et son programme politique se limite à imaginer

16. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 62.

17. J. Potocki, *Œuvres*, III, p. 281.

18. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 153.

des mesures pour détourner la menace extérieure qui se précise. Il est d'ailleurs loin de la Pologne quand est votée la Constitution du 3 mai 1791 et renonce sans hésitation l'année suivante à l'une des principales avancées de la Grande Diète : l'hérédité du trône¹⁹. En juillet 1792, alors que l'armée russe est à Varsovie, sa lettre au roi en dit long (ou plutôt fort peu) sur la profondeur de son engagement politique : « je crois que nous redeviendrons une copropriété des trois puissances »²⁰ quand toute l'action de Stanislas Auguste et de la Grande Diète tendait au contraire à l'indépendance. Il ajoutera même quelques années plus tard à propos des combats qui avaient opposé les Polonais aux Russes et auxquels il avait pris part :

La resistance qu'ils firent, ne fut qu'un hommage rendu aux lois de l'honneur militaire²¹.

Tout était donc bien perdu, fors l'honneur. Pas vraiment tout, en fait : une phrase de la lettre au roi dévoile le fond de la pensée politique de Potocki et éclaire sa conduite à venir : « La fortune publique étoit perdue, et Votre majesté a sauvé les fortunes particulieres, auxquelles certainement ceux qui crient tiennent autant que d'autres. » Potocki n'obéit pas à un autre impératif que l'intérêt personnel quand il se détourne de la Pologne et qu'il fait le choix de la Russie. D'où ses ricanements sur la résistance des Polonaises dans Varsovie occupée, où se manifestent peut-être un certain malaise, une conscience bourrelée :

La société est toujours également tranquille. Également inaccessible aux russes. Et à cet égard nos femmes se conduisent très bien. C'est comme on le disoit autrefois en France de vrais compatriotes²².

Et quand il se moque de l'insurrection de Kościuszko, l'intérêt n'est pas loin :

[Les nouvelles] de Pologne prouvent que la chose ne durera pas longtemps, et c'est bien la le cas de dire que les plus courtes folies sont les meilleures, car si celles-ci étoient plus longues, la Pologne seroit entièrement ruinée et les particuliers, aussi. Ce qu'à Dieu ne plaise²³.

19. J. Potocki, *Œuvres*, III, p. 335.

20. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 30.

21. J. Potocki, *Œuvres*, III, p. 416.

22. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 34.

23. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 41.

Après avoir retrouvé ses terres et ses « âmes » qui lui avaient été confisquées, il a pour l'amant de Catherine de Russie, Platon Zoubov, ces mots sans ambiguïté qui coupent définitivement ses liens avec la Pologne :

Je vais donc immédiatement en Ukraine, pour y couper quelques têtes a l'hydre toujours renaissante de nos affaires Polonoises apres quoi rien (pendant quelquetems du moins) ne pourra plus m'empecher de me livrer a des travaux qui commencent a me devenir chers, depuis qu'ils m'ont valu le suffrage de notre Souveraine²⁴.

En 1804, il ne cache pas à Adam Jerzy Czartoryski, ministre et proche d'Alexandre I^{er}, « qu'il est très agréable de voyager avec le nom russe et des titres à le porter »²⁵. Et trois ans plus tard, il pousse Andreï Budberg, successeur de Czartoryski, à une action dont le but est précis :

Quant à la Pologne elle s'est tellement prononcée que sa rentrée sous le sceptre Prussien ne [peut] plus avoir lieu que par la force, et ne peut plus etre un objet de négociations²⁶.

De nouveau, Potocki est ferme dans ses choix, il est resté toute sa vie fidèle à son affection pour Stanislas Félix Potocki, le traître de Targowica, l'indéfectible ami des Russes : en 1781-1782, il voyage en Italie avec lui ; en 1799, il épouse sa fille, Constance ; en 1811, il écrit sa biographie où il tente de montrer que Stanislas Félix avait « conduit dans son pays une armée ennemie »²⁷ parce que l'impératrice menaçait de rappeler les hommes du premier partage « qui ajouterait aux malheurs publics, mille calamités particulières ». Une fois encore, l'intérêt personnel, « particulier ».

Fallait-il que Jean Potocki aime la Pologne ? Les notions de patrie, d'identité, de citoyenneté, de nation apparaissaient à peine. La patrie en danger signifiait plus pour lui, comme il le répète, la ruine des individus que la perte de la liberté publique ou de l'indépendance nationale. Ses proches seront aussi influents auprès de l'empereur de Russie que du roi de Pologne. Il passa si peu de temps en Pologne dans ses années de

24. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 49.

25. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 87.

26. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 199.

27. J. Potocki, *Œuvres*, III, p. 417.

jeunesse, temps associé aux troubles de la confédération de Bar. Avant d'être officier dans l'armée polonaise, ne gagna-t-il pas ses épaulettes en Autriche ? Et pourtant, ses fils, ses cousins veulent croire au duché de Varsovie, s'engagent dans les rangs de la Grande Armée ; Potocki le sait qui se lamente :

Le patriotisme y est une maladie que chaque generation doit s'inoculer. Je suis né au milieu de cette épidémie, qui a ruiné mes peres. Ensuite je m'y suis ruiné, et puis je vois la ruine de la generation suivante²⁸.

Il perçoit bien que des êtres qui lui sont chers ont fait des choix différents des siens, que ces choix existaient. Quoique les positions de Potocki sur le servage, sur la politique, sur la Pologne soient fermes, il n'est pas pour autant serein et cet état inquiet perce, derrière l'ironie, dans l'irritation qu'excitent chez lui les attaques des philosophes contre le servage, ou l'inconscience des patriotes d'un jour qui insultent la Russie²⁹. La même irritation anime sa correspondance avec Andreï Budberg quand il évoque la passivité russe face à l'activisme de Napoléon. Cette fois, ce n'est pas l'intérêt personnel qui soulève cette irritation, bien proche souvent de la colère, c'est la politique même de Napoléon que Potocki voudrait voir appliquée en Russie : connaissance parfaite de l'histoire, de la géographie, des peuples de l'Europe, vision à l'échelle du monde, diplomatie efficace, appel au mérite, etc. On devine que toutes ces qualités ne pouvaient que séduire Potocki le savant... et rendre perplexe Potocki le conservateur. L'irritation, la colère révèlent une conscience partagée entre une conduite assumée et des idées qui la remettent en cause.

Potocki le savant s'efforça pourtant de suivre l'exemple de l'usurpateur. Il ne passa pas seulement corps et âme en Russie, il fut sollicité, et il répondit avec enthousiasme, pour exposer ses « idées, sur un Système Asiatique »³⁰, autrement dit les moyens pour la Russie d'étendre son territoire en se lançant dans de nouvelles conquêtes vers le Sud et vers l'Est. Il retrouve sa sérénité (sauf devant la sottise de Golovkine qui fera échouer l'ambassade en Chine), étudie les hommes, leurs mœurs, leurs langues, examine les étapes et les chemins de l'entreprise. Le projet est clair : développer le commerce – dont le plus beau fruit tombera dans

28. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 232.

29. J. Potocki, *Œuvres*, III, p. 315.

30. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 212.

les provinces du midi de l'Empire où réside Potocki : ne jamais perdre de vue l'intérêt particulier. Tous les moyens sont bons pour affaiblir ou écraser les peuples des territoires convoités : les représailles, le vol des troupeaux, la sédition, et plus rarement la guerre ouverte, toujours incertaine, contre des nomades dans des steppes sans limites ; aussi recommande-t-il d'armer et de pousser à la guerre leurs voisins, quitte, dans un second temps, à se retourner contre les alliés d'hier. Diderot avait déjà donné son avis sur la colonisation dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* ; pour Potocki, elle n'est pas moins admissible que le servage. Malgré l'ouverture à l'autre, évidente dans ses voyages, Potocki est un homme de son temps, la pleine période coloniale – il n'est d'ailleurs pas moins clairvoyant pour la France que pour la Russie :

C'est sur l'Afrique qu'elle [la France] eut du porter ses moyens de Colonisation. Une influence armée, et concentrée à Bonne subdivisoit les états de Tripoli, Tunis, Alger, en villes et Adouars (tribus) qui n'eussent eu de commerce qu'avec les françois. – La boussole et les chameaux frayoient à ceux ci la largeur du desert. Une ligne de Colonie unissoit le Niger au Senegal. Et cette nouvelle France n'étoit qu'à trois jours de navigation de l'ancienne³¹.

D'autres esprits, non moins éclairés que Potocki, ont tenu des positions sur la colonisation peu éloignées des siennes. Mais son système asiatique est particulièrement contestable en ce qu'il a entraîné : comment ne pas frémir quand il recommande à la Russie d'entrer en Afghanistan ou de soumettre les peuples caucasiens ? La guerre sanglante que la Russie menait déjà avec ces ceux-ci (le duc de Richelieu, gouverneur d'Odessa, y participait activement et Potocki le connaissait bien) aurait dû inciter à une plus grande prudence le conseiller d'Alexandre I^{er} aux affaires asiatiques !

Comme il l'avoue à son frère, toute sa vie, Potocki a recherché la « considération »³². N'était-ce pas déjà son but quand ses lettres de Turquie et d'Égypte étaient lues à la cour du roi de Pologne ? Il l'a ensuite espérée dans ses travaux historiques et chronologiques. En vain. Le monde savant n'a jamais reconnu cet aristocrate fantasque comme l'un

31. J. Potocki, *Œuvres*, III, p. 338.

32. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 126.

des siens. La publication du *Manuscrit trouvé à Saragosse* à Paris obéissait au même vœu ; malheureusement, la reprise de la guerre entre la France et la Russie étouffa tout espoir de succès. La politique offrait un terrain prometteur : de nombreux membres de la famille Potocki s'y faisaient remarquer, son nom lui ouvrait les portes du pouvoir, mais l'expérience polonaise fut décevante, sans doute en raison de sa mauvaise connaissance de la langue, de la difficulté de s'astreindre aux travaux quotidiens de la diète, de l'influence certaine de Stanislas Félix Potocki qui se montrait de plus en plus hostile aux réformes engagées ou proposées. Même recherche de la considération dans l'expérience russe : fasciné par le brillant exemple d'Adam Jerzy Czartoryski, Potocki est prêt à tout pour obtenir une place dans la haute administration de l'Empire. Il pousse le ministère à la guerre contre la Turquie, espérant ainsi être appelé à jouer un rôle, et n'hésite pas à conseiller les moyens les plus répréhensibles :

La guerre Turque, ne va pas trop mal cependant je vous prie d'observer qu'elle vous coutera beaucoup de monde, et qu'elle divisera les forces. Il y a un moyen et il ne faut pas craindre de l'employer. C'est la religion. Il faut armer les grecs contre les Turcs³³.

Même si sa soif de reconnaissance le conduit à de tels excès, le cynisme qu'accompagne une forme de détachement ou d'indifférence ne se manifeste que dans la phase qui suit la période d'activité : dans sa correspondance avec Henri Lubomirski en 1794³⁴, avec Séverin en 1808.

Les périodes troublées, comme ce passage du XVIII^e au XIX^e siècle, suscitent deux comportements opposés : celui des enthousiastes qui portent une idée pour laquelle ils sont prêts à donner leur vie, sur l'échafaud ou sur un champ de bataille, et il y a le comportement de ceux (assurément les plus nombreux) que de tels bouleversements sidèrent et qui tentent de sauver ce qui peut l'être. Potocki ne se rangeait pas parmi les premiers. Au moins ne chercha-t-il pas à se donner (un grand théoricien de la Révolution³⁵ ou un courageux soldat) pour ce qu'il n'était pas et ne (se) dissimula-t-il jamais ses véritables motivations. Mais étrangement, cet individu qui n'est guidé que par l'intérêt personnel (car la « considération »

33. J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 196.

34. N'hésitant pas à railler le « parti qui arme les paysans » (J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 39), lui qui avait proposé le même expédient en 1792.

35. Ou de la contre-révolution.

n'est qu'une variante de cet intérêt) et dont la lucidité ne se dément jamais en arrive à énoncer une morale qui pulvérise les plus beaux « systèmes » des deux siècles à venir dont on sait à quelles abominations ils ont pu mener :

Les amateurs de la théorie ont adopté une méthode aisée ; Ils négligent dans leurs calculs le tems présent disant, qu'il ne s'occupent que du bonheur des générations futures.

Mais premièrement, il pourroit se trouver dans la génération présente des hommes qui auroient aussi la prétention d'être heureux, ainsi que je l'ai dit ailleurs.

Secondement, comme le présent en sait plus que le passé, il pourra arriver aussi que l'avenir en saura plus que le présent, & par conséquent qu'il saura bien s'occuper de lui même.

Troisièmement, il pourra arriver qu'après s'être donné bien de la peine pour établir un nouvel ordre de choses, les hommes destinés à être heureux dans ce nouvel ordre, seront au contraire vivement frappés de ses inconvénients, & faiblement de ses avantages, & ne songeront qu'à le renverser, car tel est l'esprit humain.

Eloge bien sûr du conservatisme et de l'intérêt personnel, mais pouvait-il être entendu ? Peut-il être entendu ?

Notre temps compassionnel intime à ses artistes d'observer dans leurs œuvres une morale respectueuse des droits de l'homme, des lois mémorielles, des repentances de tout poil, de la santé du corps³⁶ (et de l'esprit ?), de la bienfaisance universelle, etc. Ces multiples entailles à la liberté de l'artiste ne menacent-elles pas la création ? La postérité jugera. Mais il serait absurde et dangereux de soumettre aux mêmes exigences les artistes d'hier. Jean Potocki n'était pas « un trop bon homme » ; il défendait et pratiquait le servage, il passa rapidement au service de la puissance qui venait d'occuper son pays, il a incité des hommes de pouvoir à étendre la colonisation ou à poursuivre des guerres cruelles, mais il a écrit le *Manuscrit trouvé à Saragosse* et d'admirables voyages. Pourvu que l'œuvre soit belle, laissons aux moralistes le soin de juger les hommes.

Dominique TRIAIRE
Université de Montpellier, IRCL, UMR du CNRS 5186

36. Les cigarettes doivent disparaître des photographies et des films.

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- POTOCKI, Jean, *Œuvres*, 6 vols, éd. par François Rosset, Dominique Triaire, Louvain, Peeters, 2004-2006.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, in *Œuvres complètes*, vol. III, éd. par Bernard Gagnebin, Marcel Raymond, Paris, Gallimard, 1964 (Bibliothèque de la Pléiade 169).
- , *Discours sur l'origine de l'inégalité*, in *Œuvres complètes*, vol. III, éd. par Bernard Gagnebin, Marcel Raymond, Paris, Gallimard, 1964 (Bibliothèque de la Pléiade 169).

Travaux

- Jean Potocki et le Manuscrit trouvé à Saragosse. Actes du colloque organisé par le Centre de civilisation française de l'Université de Varsovie (avril 1972)*, Varsovie, Centre de civilisation française de l'Université de Varsovie, 1981 (Les cahiers de Varsovie 3).
- ROSSET, François, TRIAIRE, Dominique, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004.

